

# Changer l'image négative de la chimie

## De l'acceptabilité au dialogue

Laura Maxim

Une préoccupation importante pour un certain nombre de chimistes, qu'ils soient chercheurs ou industriels, est l'image négative de leur métier, qui persiste en dépit des longues années de « stratégies de communication » ou de vulgarisation de la science. Est-ce que l'industrie chimique n'a pas su « exploiter dans le bon sens » les résultats de ses enquêtes d'opinion, et trouver les bonnes paroles et sujets pour s'adresser au public ? Les chercheurs n'ont-ils pas su choisir les bons ressorts émotionnels ou supports éducatifs pour faire changer d'avis le grand public ?

Les tentatives de réponses font émerger deux manières de penser les relations entre chimie et société :

- Une première approche, structurée autour de l'idée d'« acceptabilité », vise à l'éducation et à la vulgarisation en direction du grand public. Donner de justes informations doit permettre aux citoyens de mieux comprendre la chimie et de dissiper les malentendus ou les images négatives associées à la science et à l'industrie. L'important dans cette approche est d'aider le grand public à prendre conscience des progrès dont la chimie est porteuse dans la vie quotidienne. Ce message positif est accompagné d'appels à une meilleure diffusion de la chimie en tant que science, jusque dans ses aspects ludiques.

- Une deuxième approche, qui peut être appelée « dialogique », considère que les relations entre chimie et société vont au-delà d'une question d'image, et constituent surtout une question de fond. Comme pour d'autres sciences, il s'agit d'un changement nécessaire dans les pratiques des chercheurs et des industriels. Ceci doit passer également par un changement institutionnel, dans l'évaluation et la gestion des risques chimiques. Ces évolutions vont des configurations d'acteurs impliqués dans les politiques de recherche et d'innovation, jusqu'à la démocratisation de la connaissance en matière d'évaluation des risques chimiques, en passant par l'ouverture de la gestion de ces risques à la société civile. Étant fondée sur un changement dans les pratiques de production de connaissances, l'approche dialogique appelle également un nouveau modèle de recherche et innovation en chimie.

Nous analysons ces deux courants de pensée de façon comparative, selon deux axes qui nous paraissent structurants : le concept de communication et l'image que les chimistes se font du public.

### Le concept de communication

« Communiquer, c'est négocier et cohabiter », note le sociologue Dominique Wolton, directeur de l'Institut des sciences de la communication du CNRS [1]. C'est « *autant partager ce que l'on a en commun que gérer les différences qui nous séparent. C'est pourquoi la communication devient*

*une des grandes questions de la paix et de la guerre de demain* »..., voire de la paix et de la guerre d'aujourd'hui pourrait-on dire en regardant les nombreuses controverses associées aux questions de risque environnemental ou de santé.

La théorie de la communication proposée par Dominique Wolton nous paraît particulièrement pertinente pour illustrer le courant de pensée dialogique. Car ce qu'il met en avant est justement le fait que, bien sûr, il n'existe pas de communication sans information, mais la communication est plus difficile car elle suppose une relation avec l'autre, avec le « récepteur ». Porter un regard attentif sur le récepteur, qui a très souvent des connaissances, des valeurs, une expérience de vie, des désirs ou des objectifs très différents de ceux de l'émetteur, change complètement la manière de concevoir la communication.

Il s'agit donc de construire une relation qui permette la cohabitation avec un récepteur qui est différent de soi-même et qui va le rester. Car « *le rôle des récepteurs est croissant. Les récepteurs négocient, filtrent, hiérarchisent, refusent, acceptent les innombrables messages qu'ils reçoivent, que nous recevons quotidiennement. Le récepteur, qui n'a jamais été passif, est de plus en plus actif pour résister au flux d'information qui s'adresse à lui. On devrait d'ailleurs parler plutôt de récepteur-acteur pour souligner la dimension dynamique que requiert cette fonction. [...] Rien de plus simpliste que les innombrables discours plus ou moins hostiles à la communication qui dévalorisent le statut du récepteur, toujours soupçonné d'être un peu stupide et facilement manipulable* » [1].

Par différence, la construction de l'acceptabilité vise à trouver les bonnes paroles et les bons paradigmes psychologiques et techniques pour amener l'autre à penser comme soi-même. Dans ce paradigme, communication et information sont synonymes car le public doit être « convaincu » de la justesse des actions et paroles des émetteurs. L'idée centrale est là de mettre en avant surtout les bénéfices de la chimie dans la vie quotidienne, aujourd'hui et potentiellement dans le futur, idée inspirée par la conviction que le public ne les perçoit pas assez bien. Parler des risques chimiques amènerait le public à douter de ces bénéfices et à rendre encore plus négative l'image de la chimie. De cette idée résulte le choix d'une transmission sélective d'information, qui ignore les aspects liés aux risques pour exploiter les forces motrices d'opinion positive.

Mais l'approche sélective « positivante » n'est-elle pas vouée à l'échec, justement par le fait qu'elle ignore cette dualité, positif/négatif, de l'opinion du récepteur ? Une partie de plus en plus importante du grand public est aujourd'hui critique vis-à-vis des informations qu'elle reçoit. Tronçonner le sujet qui l'intéresse pour ne traiter que d'une partie, n'est-ce pas une stratégie qui peut finalement engendrer encore plus de méfiance ?



L'approche dialogique de la communication : communiquer, ce n'est pas seulement informer, c'est surtout entrer en relation (partager, négocier donc cohabiter) avec un récepteur-acteur. © Endostock/Fotolia.com (gauche), Yuri Arcurs/Fotolia.com (droite).

En tout cas, dans les deux approches, le rapport des paroles aux « faits » reste ambigu. Ce n'est pas parce que l'on ne les évoque pas que les risques chimiques disparaissent, mais ce n'est pas non plus parce qu'on en parle qu'il y a une réalité derrière les paroles.

## L'image du public

L'approche par l'acceptabilité est fondée sur ce que la littérature anglo-saxonne a appelé le « modèle du déficit », qui fait l'hypothèse que la méfiance du public vis-à-vis de la technologie est une conséquence directe de son manque d'information et de compréhension. L'analyse de Burningham *et coll.* en 2007 [2], basée sur une enquête empirique dans quatre compagnies chimiques en Grande-Bretagne, montre que les membres du grand public sont vus par l'industrie comme étant soit des « consommateurs », soit des « voisins », dont les préoccupations devraient être apaisées.

Mais bien que l'on pratique l'éducation du public depuis longtemps, les controverses autour de l'innovation sociotechnique (OGM, nanotechnologies, insecticides systémiques, etc.) ne disparaissent pas, voire se multiplient et se durcissent. Le public semble ignorer « certains » arguments techniques : alors que le Département britannique de la santé affirmait que le risque d'attraper l'encéphalopathie spongiforme en mangeant de la viande de veau était très réduit, voire insignifiant, les ventes de viande se sont écroulées. Alors même que le Ministère de la Santé recommandait en 2010, suite aux avis des structures d'expertise internationales comme l'OMS, la vaccination contre le virus H1N1, le nombre de Français qui ont suivi cette recommandation est resté réduit.

Le modèle du déficit est critiqué depuis une vingtaine d'années par des chercheurs étudiant la dimension sociale de la science et de la technologie [3]. Ils ont insisté sur le fait que le public n'est pas un réceptacle passif d'information, qui change d'opinion au fur et à mesure que son niveau de connaissances scientifiques évolue. Selon ces chercheurs, la perception publique de la science et de la technologie est fortement dépendante non seulement du contexte culturel, mais aussi de jugements de valeur sur ce qui mérite d'être vécu et ce qui mérite d'être sacrifié, l'importance de l'argent et de la consommation par rapport à la vie familiale, professionnelle et sociale, les formes d'organisation politique souhaitables, le pouvoir de contrôle sur ses propres actions, la confiance dans les puissants du monde, des valeurs telles que la sacralité de la nature, de la vie...

Car le public (le citoyen « lambda ») et la société civile (ONG) n'ignorent plus que la science produit aujourd'hui des réagencements des rapports du pouvoir et de l'organisation

sociale. Pour comprendre les réactions vis-à-vis de la science, il est important d'étudier le public, mais aussi l'institution scientifique, et les autres institutions qui utilisent la science pour leur légitimité ou leur profit. Alors que le manque de connaissances scientifiques du public est un des facteurs qui entrent en jeu, la « résistance » à certaines expressions de la science et de l'innovation peut trouver ses origines dans la méfiance vis-à-vis des intérêts industriels ou politiques qu'elles légitiment, ou encore dans la méfiance vis-à-vis des institutions qui s'adressent au public en « parlant science ».

Pour les tenants du modèle dialogique, sans comprendre la nature et les attentes de son interlocuteur-récepteur, la communication n'est qu'illusion. Considérer les valeurs du public comme des barrières, c'est refuser la légitimité des visions du monde de son interlocuteur. C'est s'interdire finalement la communication, car ne pas reconnaître ces valeurs ne les fait pas disparaître.

Le public pèse les bénéfices et les risques pour se forger une opinion. L'attitude qui l'invite à croire sans se poser de questions est en décalage avec le caractère informé d'une partie importante du public européen contemporain, avec sa capacité critique et son désir d'être impliqué dans les choix sociotechniques qui concernent sa consommation, sa santé et son environnement [4].

Pour conclure, on peut constater que les deux modèles de communication entre science, industrie et public – le modèle de l'acceptabilité et le modèle dialogique – coexistent à présent. La question de la communication en rapport avec la chimie dépasse largement celle de l'information ou celle des techniques de communication, et ne peut être comprise que par référence à deux formes différentes d'existence socioculturelle des sciences et techniques et deux visions de la relation sciences/techniques/société.

## Note et références

- [1] Wolton D., *Informé n'est pas communiquer*, CNRS Éditions, 2009.
- [2] Burningham K., Barnett J., Carr A., Clift R., Wehrmeyer W., Industrial constructions of publics and public knowledge: a qualitative investigation of practice in the UK chemicals industry, *Public Understand. Sci.*, 2007, 16, p. 23.
- [3] Irwin A., Wynne B., *Misunderstanding Science? The Public Reconstruction of Science and Technology*, Cambridge University Press, 1996.
- [4] L'étude annuelle sur la consommation durable de TNS/Ethicity (2010) montre que 74 % des Français souhaitent connaître l'impact environnemental des produits qu'ils achètent (Fontaine C., Affichage environnemental : de l'expérimentation à la généralisation ?, *Journal de l'Environnement*, 8 mars 2011).



**Laura Maxim** est chargée de recherche à l'Institut des Sciences de la Communication du CNRS\*.

\* Institut des Sciences de la Communication du CNRS, 20 rue Berbier du Mets, F-75013 Paris.  
Courriel : [laura.maxim@iscc.cnrs.fr](mailto:laura.maxim@iscc.cnrs.fr)